

La philosophie dans le miroir

Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie?*, Éditions de Minuit, collection « Critique », 1991.

Pierre Turgeon

Volume 34, numéro 2 (200), avril 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31354ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Turgeon, P. (1992). Compte rendu de [La philosophie dans le miroir / Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie?*, Éditions de Minuit, collection « Critique », 1991.] *Liberté*, 34(2), 95–98.

ESSAI

PIERRE TURGEON

LA PHILOSOPHIE DANS LE MIROIR

Gilles Deleuze et Félix Guattari, Qu'est-ce que la philosophie?, Éditions de Minuit, collection «Critique», 1991.

Pourquoi s'intéresse-t-on à la philosophie? Pourquoi s'applique-t-on à suivre les errances d'une pensée dans un labyrinthe sans issue? Que retire-t-on de ces milliers d'heures de lectures ardues? Ni savoir supérieur, ni sagesse pratique, mais au contraire la certitude de ne jamais pouvoir les acquérir. Le cogito fait encore et toujours table rase. Non seulement de Dieu et des autres fantômes métaphysiques, mais aussi, en définitive, de lui-même. Étrange ambition à rebours. D'où vient-elle? Du sentiment du chaos, répondent Gilles Deleuze et Félix Guattari dans *Qu'est-ce que la philosophie?*

Pour mettre de l'ordre dans le monde, expliquent-ils, l'homme — ou plutôt son cerveau — dispose de trois paradigmes: la science, l'art et la philosophie. Chacune de ces stratégies se distingue radicalement des autres. Les auteurs n'établissent pas de hiérarchie entre elles et les déclarent toutes nécessaires au déploiement de la pensée. Mais ils dénoncent la confusion qui s'instaure entre elles.

La science utilise non pas des idées, mais des fonctions qui s'organisent autour de leurs valeurs de référence. Elle s'adonne à un formidable ralentissement de l'univers, à une sorte d'arrêt sur image de celui-ci, avec comme clé de voûte le principe einsteinien que rien ne peut aller plus vite que

la lumière. «C'est par ralentissement que la matière s'actualise, mais aussi la pensée scientifique capable de la pénétrer par propositions.» La science ne vise pas à unifier le réel, au contraire, elle le découpe selon les points de vue d'observateurs partiels, qui sont les perceptions des fonctions elles-mêmes. Les instruments — télescopes, microscopes et autres — renvoient toujours à un observateur non-subjectif situé au bon point de vue dans les choses, dans la molécule ou dans la galaxie. On pense ici à Bertrand Russell évoquant des données sensorielles distinctes de toutes sensations ou des perspectives vides appartenant aux choses mêmes. Vision mystique de la matière que ne récuseraient pas les religions? Peut-être, mais la science s'opposera toujours à celles-ci parce qu'elle substitue la référence — qui doit être construite, vue et lue — à la transcendance.

Quant à la logique, ses ambitions se limitent à la reconnaissance du vrai dans les propositions: elle cherche simplement à s'assurer qu'elles ne présentent pas de contradictions entre elles. Elle demeure donc le parent pauvre de la pensée, incapable de saisir quoique ce soit, tout juste bonne à montrer. «La logique, disent les auteurs, n'est intéressante que quand elle se tait. Paradigme pour paradigme, elle rejoint alors une sorte de bouddhisme zen.»

L'art constitue la seconde stratégie humaine pour affronter le chaos et se mesurer à lui. Selon Deleuze-Guattari, il vise à conserver des blocs de sensations et de sentiments, qui «tiennent debout tout seuls» dans l'œuvre d'art. En somme, à construire des monuments. Mais ceux-ci ne sont pas tant les effets de la mémoire que de la fabulation. «On n'écrit pas avec des souvenirs d'enfance, mais avec des blocs d'enfance qui sont les devenir-enfant du présent.» L'art débute peut-être avec l'animal, du moins avec celui qui se définit un territoire et se taille une habitation. Il naît non pas de la chair, mais de la maison: c'est pourquoi l'architecture est le premier des arts.

Il y a les athlètes de l'organique ou du musculaire, les

artistes sont ceux de l'affectif et du devenir. En révélant comment chaque chose ne cesse de devenir autre tout en demeurant ce qu'elle est, ils construisent des univers possibles qui nous permettent de respirer. Ce souffle, Nietzsche y voyait l'essence même de la santé face aux maladies du vécu. «Un jour, on saura peut-être qu'il n'y avait pas d'art, mais seulement de la médecine.»

Et les philosophes, eux, quelle sorte de potion servent-ils à leurs malades? Deleuze-Guattari récuse l'opinion générale qu'il s'agirait d'une décoction d'idées. Le mot même d'idée semble leur déplaire, à cause de son parfum platonicien. La philosophie, disent-ils, n'a rien à voir avec la contemplation des essences pures. Ni non plus avec la communication — et ils égratignent au passage Habermas et Rorty, qui cherchent à établir un cogito de communication plus douteux encore, pour eux, que celui de la réflexion. «Toute âme bien née fuit et rampe au loin chaque fois qu'on lui propose une petite discussion, un colloque, une simple conversation.»

Or donc, qu'est-ce que la philosophie? Une activité qui crée des concepts. Ni plus, ni moins. Cette courte définition mène plus loin qu'il n'y paraît. Le concept survole ses composantes à une vitesse infinie, leur étant co-présent sans aucune distance. Il forme ainsi des surfaces ou des volumes absolus, selon le modèle que Raymond Ruyer proposait pour la conscience en général.

La proposition scientifique se définit par la référence; le concept, lui, concerne l'Événement pur. La confusion entre les deux explique l'idée enfantine qu'on se fait souvent de la philosophie; on tente de réduire celle-ci à une grammaire qui nous forcerait à choisir entre des propositions. Alors que le concept — non discursif — est déjà passé dans le tiers exclu. Autre prévision: le concept proprement philosophique ne se réfère pas au vécu, mais il consiste, «par sa propre création, à dresser un événement qui survole tout vécu, non moins que tout état de chose».

Cette pensée tient, on le voit, d'un constructivisme radical. Elle considère la vérité comme une pure création. Elle récuse toute transcendance, celle du sage comme celle du prêtre. «Celui qui savait pleinement que l'immanence n'était qu'à soi-même,... c'était Spinoza. Aussi est-il le prince des philosophes.» Soit. Mais le maître-livre de ce penseur s'intitule *L'Éthique*. Alors que la réflexion morale semble complètement absente des préoccupations de nos auteurs. Forcément. Le penseur voit le concept sortir tout armé de sa tête, comme jadis Athéna du crâne de Jupiter. Génial, presque divin, il se situe d'emblée au-delà de la communication, là où des auteurs comme Habermas et Rorty cherchent à établir les fondements d'une nouvelle éthique. De tous les philosophes, celui défini par Deleuze-Guattari est sans doute le plus spécifiquement philosophique. Mais il est aussi le plus totalement seul. Dans ce sens, ce qu'on nous propose ici pourrait s'intituler «la philosophie dans le miroir» et se terminer par une dédicace toute mallarméenne et française à Igitur.